

HISTOIRE
DE LA CAMPAGNE
FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR

Nono, Genève, Slatkine, 1981 ; Paris, Plon, 1946 ; Londres, Forgotten Books, 2015.

Histoire et destin, Paris, Grasset, 1943.

Le Vieux Garain, Paris, Grasset, 1939 ; Charleston, Nabu Press, 2011.

La Bourgogne. Types et coutumes, Paris, Horizons de France, 1936 ; rééd. 1946.

Hé, Vivant !, Paris, Stock, 1927.

Siloë, Paris, Stock, 1927 ; Paris, Grasset, 1945.

La Ville et la campagne au xvii^e siècle. Étude sur les populations du pays dijonnais, Paris, Leroux, 1922 ; Paris, Armand Colin, 1955 ; Charleston, Nabu Press, 2014.

Une guerre d'usure : la guerre de Sécession, Paris, Didier, 1915.

GASTON ROUPNEL

HISTOIRE
DE LA CAMPAGNE
FRANÇAISE

Préface de Jean-Marc Moriceau

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

1^{re} édition : Grasset, 1932

© Éditions Tallandier, 2017
pour la préface et la présente édition
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

À mon fils
en souvenir de ses pères,
paysans de Normandie
du Maine et de Bourgogne.

PRÉFACE

Lire Roupnel en historien : une vision mystique du paysage rural

Cette *Histoire de la campagne française* apparaît comme un ouvrage classique et singulier en même temps. Écrivain « paysan » et historien, Gaston Roupnel intrigue toujours. Malgré les faveurs de Lucien Febvre, de Pierre Goubert et d'Emmanuel Le Roy Ladurie, il reste trop peu utilisé. Son statut est plein d'étrangeté. Et pourtant sa lecture reste d'actualité. Encore faut-il bien s'entendre pour en profiter aujourd'hui.

À la veille de la crise de 1929, les campagnes françaises sont à un tournant. L'équilibre entre gens des villes et gens des champs bascule : au recensement de 1931, la population rurale descend pour la première fois sous la barre des 50 %. La conjoncture agricole, qui a assuré une décennie durant la prospérité aux paysans revenus de la guerre de 14 ou installés depuis, se renverse. La mécanisation, jusque-là fort limitée, est en passe de s'accroître en raison des besoins en main-d'œuvre. Un basculement s'esquisse. C'est à ce moment que Gaston Roupnel (1871-1946) nous livre son

témoignage. Il n'est pas le seul. Sans le savoir, à côté de lui, deux autres universitaires apportent une contribution majeure à l'histoire rurale : Marc Bloch avec ses *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, édités en 1931, dessine les perspectives d'une histoire économique et sociale ; Roger Dion avec son *Essai sur la formation du paysage rural français*, publié en 1934, scrute l'inscription paysagère du passé rural au XVIII^e siècle en apportant l'œil du géographe.

Homme de la Côte bourguignonne, accroché à son village de Gevrey-Chambertin, « le Gaston » était aussi historien des campagnes de sa province, révélé par une superbe thèse soutenue à la Sorbonne en 1922 sur *Les Populations de la ville et de la campagne dijonnaise au XVII^e siècle*, sous la direction de Charles Seignobos, que Lucien Febvre considère comme un « véritable modèle d'histoire sociale ». Mais il comptait aussi parmi les écrivains « rustiques », n'ayant manqué, avec *Nono*, que d'une voix le prix Goncourt en 1910. Avec lui, c'est la veine lyrique qui revient en 1932, près d'un siècle après Michelet.

La coïncidence entre ces trois textes mérite qu'on s'y arrête. Ils réagissent par rapport à un monde rural dont le passé restait lisible alors qu'il était en pleine hémorragie. De cette « humanité clairsemée qui anime chétivement la campagne actuelle », il importait de préserver la mémoire en portant un regard perspicace. En 2017, ces réalités ne sont plus guère perceptibles après un demi-siècle d'intenses bouleversements : la révolution agricole des années 1950-1980, la construction européenne, la professionnalisation du monde agricole et la désertification des campagnes ont jeté un voile sur bon nombre d'entre elles. Chez Roupnel, comme chez ses contemporains, s'exprime une hantise : donner à comprendre, avant qu'elles ne se perturbent ou s'anéantissent, les lignes de faite de l'histoire des

campagnes françaises. Mais avec trois caractéristiques qu'il importe de relever.

Dans un livre ouvert en voie de se refermer, Roupnel entend décrypter le sens de l'organisation du paysage agraire. Mais il le fait en concentrant le regard sur les vastes campagnes à champs ouverts du nord-est de la France. Accroché à sa Côte bourguignonne, l'auteur privilégie « l'aire des villages groupés aux champs associés » : comme il le reconnaît lui-même, les terres de l'Ouest n'interviennent qu'en contrepoint, celles du Sud restant dans les coulisses et encore plus les sociétés montagnardes. En dépit d'aperçus suggestifs, les autres espaces ne sauraient être de simples dégradations du système du Nord-Est, comme le soulignait Philippe Arbos, sensible à l'intérêt géographique du propos, dès 1933.

Cette « histoire » offre le point de vue d'un poète installant au début des civilisations néolithiques le « vieil ouvrage » dont les derniers traits s'effritent. Fasciné par l'apparition des « hommes nouveaux » de race brachycéphale, Roupnel leur attribue la formation des paysages, réduisant les « Gallo-Romains » et les défricheurs médiévaux au rôle d'épigones. Dans sa volonté de « dévoiler » la logique primitive de l'organisation de l'espace rural sous l'épaisseur des couches successives de l'histoire – simples « revêtements superficiels » –, les évolutions techniques (la charrue attelée) ou économiques (l'appel des marchés urbains) ont disparu. Chez Roupnel, l'attirance pour les origines, le monde « primitif », la préhistoire « où s'élabore notre civilisation rurale d'Occident », annihile l'histoire. « Tout était dit et fait sur nos campagnes françaises quand s'amorce ce superficiel effleurement du passé que nous appelons histoire. »

Les campagnes que décrypte Roupnel semblent ignorer les transformations survenues du XIII^e au XX^e siècle : un paradoxe pour un historien du XVII^e siècle qui appuie ici ses descriptions sur les témoignages les plus anciens ou sur les permanences reconnues par les géographes ! Ses campagnes sont plus sensibles aux continuités des trames paysagères et des structures agraires qu'aux mutations sociales ou économiques. Les instances de développement liées à l'État, au capital, à l'environnement échappent aux préoccupations de l'un des premiers chantres d'une histoire immobile.

L'essai qu'il nous donne ne saurait tenir lieu d'une histoire critique ni même d'une géographie des campagnes au sens scientifique. Les démonstrations de Marc Bloch et celles de Roger Dion, qui lui sont contemporaines, s'appuient sur des sources et des références, des dates et des inflexions chronologiques, des analyses spatialisées soigneusement reliées à leur contexte social. Chez Roupnel, l'ethnologie, la psychologie historique, le sens du terrain l'emportent. Ils ne sauraient remplacer pour autant ce qui a assuré l'essor de nos connaissances sur le passé rural, de l'histoire économique et sociale à la démographie historique et à l'histoire quantitative, de la géographie historique à l'histoire de l'environnement, de l'archéologie à l'histoire matérielle. En fait, reconnaissons que le titre que Grasset a établi en 1932, et repris jusqu'en 1943 – *Histoire de la campagne française* – fausse depuis longtemps les choses : la campagne désigne ici le cadre et non les hommes. Conscient que « ces paysans n'ont jamais cessé de travailler et de souffrir », l'auteur souligne bien que « l'histoire de cette misère paysanne reste encore à écrire ». Il s'en tient à une vision mystique des paysages ruraux, qui retrouve une résonance chez certains historiens lorsque les tenants de l'école des *Annales* mettent en avant les grandes structures de l'Ancien

Régime. Ainsi comprend-on la réhabilitation opérée par Jean Malaurie dans sa collection « Terre humaine », chez Plon, en 1974 (avec des contributions d’Emmanuel Le Roy Ladurie et de Pierre Chaunu), et la succession de retirages en 1981, 1989 et 1999.

En 2017, lorsque l’ouvrage reparait sous la bannière, pour la première fois, d’un éditeur d’histoire, cette mise au point s’imposait. Nonobstant ses errements ou ses imperfections, l’essai qu’on va lire présente un intérêt actuel pour les historiens eux-mêmes.

*
* *

Quatre séries de considérations au moins méritent à mon sens qu’on s’y arrête.

La qualité de l’écriture, que jalonnent les citations que nous égrenons, sourd de toutes parts. On oublie trop souvent que l’histoire est une science qui reste aussi un art. Le jargon scientifique, la logorrhée répétitive, le discours formaté par les instances d’évaluation aboutissent trop souvent à une certaine anémie de la pensée, à une confusion des idées et à un ronronnement. L’historien de métier, sujet aux modes de pensée et de reconnaissance qui sont propres à sa discipline, affaiblit souvent sa force d’expression. Or, à bien exposer sa construction, il précise sa démarche, ouvre les perspectives et souvent réinterroge ses matériaux. Pour qui l’historien écrit-il ? L’élégance du style et l’ascèse littéraire, loin d’être secondaires, conduisent à mieux diffuser le message et à le faire rebondir. Sur cet aspect des choses, la lecture de Roupnel est fortifiante.

Elle l’est d’autant plus que le rédacteur a un sens aigu de l’observation avec une attention ethnologique et géo-

graphique, sans cesse en éveil. « Il est aussi indispensable de regarder à ses pieds qu'il est utile de surprendre l'appel du lointain. » L'histoire rurale ne saurait être détachée de son contexte socio-spatial. Lorsque Roupnel évoque « ces vieux rois Capétiens aux allures de fermiers », le rôle de la « source », la « voix des cloches » de l'église ou l'empreinte du christianisme qui transforme l'année en « pieux calendrier », il fait preuve d'une certaine puissance d'évocation. Comme le soulignait Lucien Febvre, « il court à travers ce livre [...] un parfum des bois et de prairies, de terres fraîchement remuées et de vignes en fleurs, [...] de belles images de grâce franciscaine ».

Cette *Histoire de la campagne française* valorise la dimension spirituelle qui commande les organisations agraires en dehors des facteurs économiques. Dans une société largement déchristianisée, cet ordre de choses paraît aujourd'hui subalterne. Sans reprendre à son compte toutes les réflexions de Roupnel, dont les influences philosophiques sont bien établies, et l'élan mystique irréprensible, il importe de ne pas réduire la vie des sociétés rurales aux aspects simplement matériels. L'importance de la christianisation dans les campagnes s'éclaire sous sa plume, et la sous-estimer exposerait à mal comprendre le traumatisme qu'a constitué, pour beaucoup, l'anticléricalisme révolutionnaire.

L'expérience de Roupnel met en évidence des éléments fondamentaux qui offrent des marqueurs à l'histoire agraire. Si l'on ne saurait y reconnaître toujours « l'indestructible charpente sur laquelle était bâtie notre campagne originelle », le réseau vicinal a un sens agronomique sur lequel Roupnel revient de manière lancinante. Avant d'être voie de circulation, le chemin structure la culture des champs : « C'est sur lui que viennent en effet tourner

les attelages. Et il devait être construit pour résister à cette incessante agression des charrues. » Quand bien même on doit le mesurer et le discuter, le chemin a bien eu un « rôle ouvrier » dans l'organisation des paysages. Fin connaisseur des réalités agraires, Roupnel donne à saisir concrètement le sens à attribuer à l'unité élémentaire du paysage cultivé, le « champ » : une « étendue agraire qu'une longue expérience avait peu à peu associée aux labeurs d'une journée », qui correspond d'abord « à un certain nombre de sillons », conférant son nom au « journal », la mesure de superficie agraire la plus répandue. Son étendue varie « selon la facilité que le sol offre aux travaux de labourage », avec une largeur minimum qui correspond à la « hate », c'est-à-dire à la largeur de terrain couverte par la poignée de grains que disperse le geste du semeur. Enfin – et on ne l'a pas souligné assez –, l'assolement triennal traditionnel, visible en 1930 – Fernand Mory, dans sa thèse *De la Meuse et la Saône*, en donne encore les plans en 1944 – inspire à Roupnel des descriptions toujours opportunes. Regardez la fragmentation géographique des soles : « En Bourgogne, dans le pays d'Arnay, les trois soles ou “coutures” continuent de se succéder, rétablissant alternativement chaque canton en blé, en carêmes et en sombres. Mais ici chacune des trois soles, au lieu d'être constituée sur un territoire d'un seul tenant, est répartie en trois ou quatre quartiers distincts, qui séparent les éléments des autres soles. » N'était-ce pas la réalité ordinaire des siècles précédents ?

*

* *

Au total, un humanisme mystique qui transcende les réalités agraires et vient conférer un souffle spirituel à la

vision rationalisante, économiste et déterministe de l'histoire des sociétés rurales. Au demeurant, les générations paysannes qui se sont activées depuis le Néolithique n'ont pas répondu seulement aux nécessités matérielles. Par le travail des champs et le soin aux animaux, elles ont communiqué à la Nature, dans une expérience religieuse. Sans prétendre en épouser toutes les interprétations, ou les simples intuitions, l'historien qui se plonge – ou se replonge – dans cette *Histoire de la campagne française* sera sensible à une dimension souvent absente des études scientifiques : les liens culturels forgés entre l'homme et la terre.

Jean-Marc MORICEAU

AVANT-PROPOS

Trois systèmes d'économie rurale se partagent la France.

Au sud du Massif central, les villages groupés exploitent une campagne irrégulière de dessin, variée d'aspect, et dont les champs, toujours libres dans leur forme, ne furent jamais très rigoureusement astreints à des règlements généraux de culture.

À l'ouest, le Massif armoricain et ses confins sont un pays d'habitats dispersés et de champs généralement enclos.

Enfin, à l'est de cette région de dispersion humaine et au nord du Massif central, dans tout le Bassin parisien, le Nord et l'Est de la France, prédomine un système ordonné. Le village y rassemble toute la population rurale ; et le territoire agraire, qui s'étend autour de chacune de ces agglomérations, est partagé en de nombreuses parcelles, longues, minces et parallèles, groupées par blocs massifs. Cette disposition parcellaire était toujours et reste encore parfois associée aux usages de la vaine pâture et de l'assolement triennal.

Cette campagne à l'aspect rubanné est celle des « vieux terroirs ». Elle est essentiellement la vraie « campagne ». Elle remonte à une époque beaucoup plus ancienne que ne l'ont su ou osé soupçonner les historiens. Elle correspond

à une ère de civilisation définie de caractères précis. Elle relève d'une organisation systématique du travail agricole dans le cadre d'un régime qui fut originellement communautaire, et dont les vestiges construisent le régime domanial du Moyen Âge.

Cette campagne « organisée », aux villages groupés, aux champs « allongés et associés » n'est pas spéciale à la France. On la retrouvait en Allemagne occidentale, dans les Pays-Bas, et en Angleterre.

Telle qu'elle subsiste en France, elle présente des traits encore suffisamment précis pour nous en faire retrouver le système et reconnaître les principes. L'étudier dans ses origines historiques, dans ses caractères techniques, dans ses conséquences sociales et morales, c'est le but du présent ouvrage. J'ai été ainsi nécessairement amené à laisser de côté le régime méridional où prévalent, à côté des influences rurales du Nord, les traditions urbaines des sociétés méditerranéennes. Et d'autre part, j'ai à peu près négligé complètement les pays bocagers de l'Ouest où le grand système d'agriculture qui nous intéresse n'a pénétré qu'en son déclin et de ses ruines.

Cet ouvrage n'est donc essentiellement qu'une étude de la campagne des vieux terroirs. Je me suis efforcé d'en situer les origines, de rechercher les vestiges qui en subsistent, et, à la lumière de ces témoignages, de retrouver les traits caractéristiques de cette ancienne campagne, de rendre ainsi manifeste tout ce que cette œuvre eut d'unité grandiose, de puissance ordonnée et de rigueur systématique.

C'est la matière des cinq premières parties : les Origines, les Témoignages, la Forêt, les Champs, les Chemins.

J'ai été obligé de réserver un développement particulier à l'histoire de la vigne (sixième partie), trop tardivement

introduite dans notre pays pour avoir pu s'y adapter au régime traditionnel.

La septième partie, consacrée à une étude des villages, achève la description du système ancien, dont je montre par après l'extension, l'évolution et l'altération (huitième partie).

Dans la neuvième partie, je me propose de retrouver, sous les survivances qu'en présente le Moyen Âge, le régime social qui s'adapta à ce mode ancien de traiter la terre.

La dixième partie, enfin, est une sorte de conclusion où j'essaye de dégager les influences générales qu'exercèrent la société et la vie rurale, les grands traits du caractère moral de ce taciturne paysan, venu du fond des âges avec une âme tout imprégnée encore de ces lointains souvenirs.

Telles sont les intentions, la disposition, le sens général de cette œuvre. Mais je souhaite qu'elle apparaisse moins comme un exposé doctrinal et une théorie des origines, que comme l'explication naturelle et humaine susceptible de donner aux aspects généraux de cette campagne leur sens et leur valeur.

Puisse cette campagne parler à tous comme elle me parle maintenant à moi-même !... Puissent ces vues jetées sur ses origines, ses aspects et son histoire, aider à retrouver, dans les calmes traits et les sobres lignes du paysage rural, l'ordre humain qui émeut !... Aider chacun à recueillir dans son âme ce qui flotte d'humain sur ces champs des hommes enclos dans le songe du vieil horizon, est-ce une suffisante justification de cet imprudent et difficile labeur ?... Je me plais un peu à l'espérer.

Mais que cette « poésie des champs » ne nous empêche pas de reconnaître les douces rigueurs que ce sol exerça. Cette terre, mise au service de l'homme, en a réciproquement asservi la Société et régi l'Esprit. Les lignes chance-

lantes de l'histoire n'ont de réelle fermeté que d'être les institutions fixées sur la charpente de cette campagne, dont nos patries sont les horizons grandis et la terre exaltée.

Qu'il me soit permis de rappeler à mon maître, M. Paul Desjardins, qu'il a joué son rôle dans la naissance de cette œuvre !... C'est dans cette abbaye de Pontigny, toute baignée alors du flot des blés mûrs, sous la présidence et par l'initiative de M. Paul Desjardins qu'ont été faites les conférences dont cet ouvrage est la mise au point et la coordination. L'accueil fait à ces idées, lors de cette « semaine de la terre », par un groupe d'auditeurs choisis et d'étudiants amis, m'encourage à livrer au public cette explication générale, et à essayer d'envelopper de cette atmosphère des champs les origines et l'aube de notre histoire.

Mon dernier mot sera pour remercier ceux qui m'ont prêté leur appui. Mon cher maître, M. Petit-Dutaillis, à qui je dois déjà tant, a bien voulu me communiquer de précieuses notes sur les institutions domaniales du Moyen Âge. Des amis, des collègues, m'ont assisté de leurs encouragements et de leurs sympathies. M. de Saint-Jacob m'a apporté d'utiles documents d'archives ; et Mme Griffon m'a aidé dans la révision des épreuves.

Mais pourquoi ne pas l'avouer ?... Je suis redevable moins à une documentation manuscrite ou imprimée qu'à des observations personnelles. Ce sont trente années d'investigations faites à même le sol qui m'ont procuré la matière essentielle de ces études. Ce sont aussi les lointains souvenirs de la vie, éclairés de la tradition qu'une vieillesse chère a transmise à ma jeunesse, qui ont entretenu à mon insu l'animation et l'émotion de ces pages.

Première partie

LES ORIGINES

Chapitre premier

LES ORIGINES ÉTRANGÈRES

Une nature que l'homme a façonnée à son service, qu'il a composée de ses œuvres et emplie de ses tâches..., voilà ce qui nous définirait la campagne cultivée. Cette rustique création est le grand ouvrage des hommes. Partout ailleurs, dans les villes, sur terre, sur mer, dans le ciel même, l'effort humain est toujours intermittent et accidentel. L'homme disperse et détaille son œuvre sur l'Espace et le Temps ; il brise et éparpille son activité aux lieux sensationnels et aux péripéties de l'histoire. Il l'inscrit en fonction incessante d'une humeur qui varie au gré du génie intime et désordonné qu'il porte en lui. Et même les œuvres de l'esprit ne sont pas le moindre témoignage de ce désordre et de ces spasmes du labeur humain.

Mais la création de la campagne, c'est l'œuvre humaine accomplie dans la continuité de toutes les générations ; c'est l'œuvre humaine qui, développée sur le thème naturel des calmes saisons, réalise la conquête du sol, et l'adaptation de la terre aux besoins et aux volontés de l'homme. Labourage et pâturage : les tâches les plus anciennes et les plus durables... Tâches quotidiennes comme le pain et la nourriture... Tâches régulières comme le battement des heures et des jours entre le Soleil et la Terre... C'est le vieil ouvrage qui

n'a jamais cessé depuis les temps d'origine où l'homme a reçu communication de son destin de peines et de labeurs ; et c'est l'ouvrage qui durera autant que l'être sur terre.

Tout ce qui est de l'homme a la vie précaire et caduque. Seule, la campagne qu'il créa, reste l'œuvre qui dure à jamais.

*
* * *

Il est étrange que cette œuvre n'ait pas encore été racontée, ou du moins n'ait pas été présentée sous le sens synthétique de son ensemble et dans l'enseignement général qu'elle comporte. Certes, on s'est souvent efforcé de montrer la contrainte que l'homme subit des choses, l'inexorable autorité avec laquelle la Nature lui impose ses paisibles rigueurs et ses douces violences. Et déjà il est possible de placer, sous les lueurs de lucides formules, le rapport qui existe entre l'activité humaine et les lieux qui la contiennent. Mais il est d'autres causes créatrices et directrices d'activité humaine que celles qui exercent des choses sur l'homme. La création de la campagne est moins une adaptation qu'une création dont l'esprit est seul à rendre compte, et dont les intentions sont aussi affirmées que l'unité et l'harmonie en ont été méconnues.

Car cette œuvre rurale, cette construction champêtre que l'homme a introduite et établie sur le domaine de la nature, cette construction de la campagne agricole, c'est une œuvre dont il n'a pas été fait d'histoire.

*
* * *

À vrai dire, on n'a senti que confusément la nécessité d'expliquer ces réalités. Ce sont en effet des choses avec

lesquelles l'homme entretient une familiarité si facile, qu'elles ne semblent pas comporter de causes, ni solliciter de discussion. Les champs, les prés, les vieux chemins, les vergers et les buissons, les carrefours, les lisières, les forêts, la verte étendue des pâtures..., tout cela est d'un usage si ancien, d'une habitude si bien prise avec l'homme, que nos contemplations y appliquent plus de rêverie inactive que de curiosité interrogative. Et nous y sentons plus de poésie que de problèmes. Ce sont les vieilles choses qui ont vécu avec l'homme. Nous nous croyons en règle avec elles en leur abandonnant les méditations de l'âme ; et nous y aimons la douceur rêveuse d'une durée sans mémoire et des âges sans nom. Sous ces grands arbres, aux feuillages apaisés par le soir, sur ces chemins aux herbes usées sous le pas des siècles, tourne le cortège recueilli des souvenirs. Et le ciel, sans poids et sans fin, couvre cette ancienne terre. Tout est dit, semble-t-il, quand on a goûté cette paix et senti son mystère.

Et pourtant tout est à dire. Tout est à dire sur ces champs familiers. Le problème et l'énigme sont partout fixés sous l'immobilité de la campagne française. L'explication est due à tous les éléments de ce domaine rural ; et chacun d'eux soulève d'une main aussi volontaire le secret des âges que telle ou telle intrigue de la vie des cours ou de l'activité des chancelleries. Toute cette vieille campagne avec ses choses au repos, ses horizons voilés, et ses chemins à souvenirs, est tout entière un mystère aussi plein de nos origines que l'Histoire même.

Mais si les éléments qui constituent la campagne agricole nous paraissent plus la matière de la méditation que de la science, il faut reconnaître qu'une autre raison a pu détourner le zèle de l'historien. Et cette raison mérite consi-

dération, puisqu'elle pose la question préalable, c'est-à-dire le problème de l'historicité de cette campagne.

En effet, on n'est pas tenté de faire une investigation historique appliquée aux divers éléments qui composent la campagne agricole, parce qu'ils ne nous semblent pas ressortir d'une création rationnelle, d'un système, d'une intention.

D'abord, nous méconnaissions leur antiquité. Nous les apercevons en traits si chétivement posés à même le sol, qu'ils nous semblent toujours prêts à s'en effacer, et nous leur attachons des durées menues comme leur aspect. Et parce qu'ils nous paraissent intimement associés aux fins humaines, nous croyons leur faire leur part en associant leur vie à nos quelques générations et à nos brièvetés ; leur décrépitude nous semble aussi hâtive que leur signification nous paraît humaine.

Non seulement la campagne nous semble récente dans sa configuration, non seulement nous établissons une correspondance entre ses aspects fugitifs et nos vies écourtées, mais nous pensons nous y retrouver plus complètement encore dans le désordre de nos volontés individuelles et de nos fantaisies personnelles. Chacun des éléments qui compose le territoire cultural nous paraît l'œuvre de l'individu isolé et libre dans sa volonté créatrice. Ce serait dire que chacun de ces éléments nous paraît l'œuvre du caprice et du hasard.

À vrai dire, en effet, il nous est impossible de concevoir la campagne agricole sous un autre régime que celui de la propriété individuelle. Or, ce régime actuel comporte la libre disposition individuelle des terres et du sol. En tous pays, à tout moment, nous voyons la fantaisie d'un propriétaire introduire la modification, changer l'aspect des lieux, transformer une exploitation. L'un plante un

verger ; l'autre met en culture une pâture ; un tel arrache sa vigne ; un tel autre la plante. Celui-ci reboise ; celui-là défriche. Partout, sous nos yeux, nous voyons sur le finage d'incessantes transformations que déterminent les volontés des propriétaires : calculs prévoyants ou soucis d'épargne, erreurs ou négligences, fantaisies imprévues ou intentions raisonnées. Pas d'autre loi que celle de l'individu. Pas d'autre règle que celle de l'humeur. Sur cette terre lacérée par les droits de l'individu, déchiquetée de lanières particulières, chacun est à chaque pas un propriétaire, maître d'un coin de sol, despote d'un peu de glèbe, souverain d'un peu de terre et de poussière. Et il en fait à son gré du blé, du vin ou des ronces.

Nous avons alors le sentiment que ce régime de liberté et de désordre est celui dont tous les siècles passés ont fait la facile application. Campagne et propriété nous paraissent être des termes indissolublement liés. De tout temps, chacun a été libre de sa part de sol, libre d'y distribuer les cultures, libre d'en aménager les dessertes, libre d'y bâtir sa demeure à la commodité de ses transports et à la convenance de ses goûts. Les champs les plus primitifs auraient ainsi la même histoire que les champs les plus récents. Un labour individuel arracha, parcelle par parcelle, la glèbe nourricière aux étreintes de la forêt naturelle. Le territoire agricole se serait constitué par la juxtaposition de ces conquêtes individuelles. Aucune discipline n'en aurait déterminé l'ordre constructif ; et cette conquête d'un sol, dont l'appropriation était naturelle et préalable, n'aurait ses origines qu'en des zèles de propriétaires.

Alors, dans ce cas, il n'y a pas d'histoire possible, pas d'histoire à faire de la campagne. Depuis les origines jusqu'à maintenant, celle-ci serait une création désordonnée et incessante. C'est l'individu qui la suscite, et c'est la fantai-

sie isolée qui la règle. D'innombrables intentions variées, sinon contradictoires, la créent et la modifient sans cesse dans sa nature, dans sa configuration et dans ses aspects. La campagne serait faite comme est faite la foule, avec des unités indépendantes, c'est-à-dire avec des parcelles culturelles vouées chacune à une origine et à une aventure particulières.

Mais nous savons déjà qu'il n'en est pas ainsi. Et d'abord il nous est facile de restituer aux paisibles étendues de nos champs, les calmes étendues d'une durée sans nom et sans mémoire.

Il n'y a pas de jeunesse sur cette terre des champs, ou du moins les éléments récents y sont rares ; et ils nous affirment, à leur seul aspect, qu'ils sont des tard-venus et des intrus mal à leur place dans une société de choses investies du caractère solennel des âges d'origine. N'allez donc pas trop loin pour contempler sur nos campagnes des témoins de la fondation !... À chaque pas, devant vous, autour de vous, à vos pieds, se lève, d'un geste terre à terre qui le soulève à peine du sol, le témoin authentique. Il n'a rien de pathétique, et pourtant il est irréfutable. À chacun de nos pas, nous heurtons les ruines d'une campagne primitive. Mais il n'est pas nécessaire qu'un aspect de décrépitude ou de dépérissement vienne nous avertir de l'antiquité des témoignages. Bien des choses actuelles toujours debout, toujours actives, sont la persistante continuation des éléments primitifs de la campagne. Nos villages restent fidèles au site primitif ; sous la substructure de nos routes les plus neuves et les plus fréquentées, persistent souvent les traces millénaires enfouies dans leurs fondations. Les habitudes humaines n'ont pas beaucoup changé. Les choses sont à leur place ancienne. Le relief, toujours le même, apporte, aux mêmes lieux sensationnels où percent les sources, le

même groupement des eaux, la même rencontre des routes, et le même rassemblement de foyers et d'humains.

Tous les sites antiques sont là ; les tracés persévèrent ; les champs sont les mêmes ; les pâtures sont de toujours ; et la lisière de forêt est encore celle dont les feuillages frissonnaient devant les premiers labours humains.

Cette campagne française a partout cette vieillese !... Partout le même âge !... Partout une même date écrasée sous les siècles, et une même naissance vénérable !... Partout cette campagne apparaît ainsi d'origine unique, et par conséquent s'avère construction systématique et fondation rationnelle.

Dans la plus grande partie de l'Europe occidentale, les traits matériels sont en effet en tous lieux les mêmes. Partout le sol porte le témoignage de cette unité de l'œuvre ; partout s'y affirme l'identité des desseins et l'analogie des résultats. Comme nous le verrons dans tout notre développement, et sans qu'il nous soit possible de nous soustraire à l'évidence des multiples témoignages, c'est toute une civilisation agricole, étendue sur une aire immense, créée de toutes pièces, d'une composition ordonnée et rationnelle, et réalisée depuis la plus haute Antiquité dans un régime catégorique dégagé des ébauches préparatoires et des expériences préalables !...

Cette étude ambitionne de rétablir dans ses droits cette antique civilisation agricole, dont le sol conserve les traits et porte les ruines, dont l'homme a reçu toute sa détermination sociale, et qui contenait ainsi la genèse de nos institutions, comme elle était déjà la matière première de nos vies spirituelles, et comme elle reste la substance de nos plus profonds et de nos plus troublants souvenirs. Et tout ce que nous allons tenter d'écrire n'aura d'autre intention que de démontrer cette unité, cette puissance et cette persistance

de l'œuvre primitive, de cette κοινή antique et rurale dont les ruines restent actives, dont les formes restent animées, et dont les destinées continuent. Mais, alors, puisque cette définitive construction rurale, puisque cette fondation décisive de l'agriculture, manifeste partout le plan et l'unité d'une œuvre, il faut bien qu'elle corresponde à des intentions créatrices et qu'elle ait ses créateurs.

La création de la campagne est l'œuvre caractéristique de notre Occident. Elle est la nature et l'esprit de sa civilisation. Elle lui est aussi particulière que le développement de la πόλις fut propre aux sociétés méditerranéennes. Les labours, les emblavures, les pâtures, les chemins dans les terres, sont un ouvrage aussi empli de significations ethniques et de destinées réalisées que les acropoles de la Grèce.

Car cette civilisation d'Occident est strictement rurale. Les villes n'y sont qu'une fondation tardive. Elles y conservèrent la forme et la physionomie matérielle de leurs origines rustiques. Elles y restèrent longtemps sous l'influence des mœurs rurales, et imprégnées de l'esprit que la terre engendre dans l'homme.

Car ici l'homme est fils du sol qui lui grava et lui colora les traits de sa face et de son âme. Ici c'est sans cesse et partout que la terre « s'est faite homme ». En cette Europe de l'Ouest, nous n'avons de race que d'être les descendants du défricheur primitif. C'est la fondation de cette campagne qui nous rassemble dans les mêmes origines, dans les mêmes souvenirs forts. C'est elle qui nous constitua nos ancêtres en une communauté en leur imposant la communauté d'une grandiose entreprise... Nous sommes le plus vieux peuple de paysans de l'Histoire : c'est cela notre race !...

Mais l'œuvre fut si grande, que pour lui trouver d'abord les conditions et le champ de sa réalisation, il faut non seulement lui livrer le passé, l'étendue des temps néolithiques..., mais aplanir cette immensité, y supprimer l'accident et la péripétie, mettre au calme complet ces siècles anciens, en un mot faire régner la paix sur ces millénaires sans histoire qui n'ont pris de nom que par les tombes des morts.

La fondation de la campagne fut une œuvre de longue durée, qui n'a pu s'élaborer que dans la vaste quiétude des temps sans violence et d'un milieu au repos. L'œuvre a exigé un effort systématique, dont la continuité et la régularité impliquent un régime de paix.

Ce régime de paix fut celui des sociétés occidentales à l'époque néolithique et jusqu'à la fin de l'âge du bronze.

Généralement on se refuse à admettre que l'antique humanité ait pu connaître un repos et une paix qu'ignorent nos siècles. Pour beaucoup d'historiens, les temps néolithiques et énéolithiques, en raison des transformations qui s'y manifesteraient, semblent des époques de troubles et d'invasions. On n'aperçoit en ces âges barbares que conflits tragiques, luttes de peuples, rivalités de clans, constant et brutal désordre. « Que de guerres alors ! Que de massacres ! L'esclavage était le sort du vaincu, dont la horde s'éteignait peu à peu¹... »

Cette fureur barbare, cette irritation belliqueuse, nos plus anciens textes historiques la démentent pourtant. Le Marseillais Pythéas visita les mers et les côtes de l'Europe occidentale jusqu'au nord de la Norvège. « Il descendit plus de cent fois à terre, et chaque fois on le traita en ami, lui montrant le pays et lui donnant des guides². » Les Celtibères

1. Jacques de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, Paris, 1921, p. 6.

2. Jullian, *Au seuil de notre histoire*, Paris, 1928, p. 159.

de l'âpre Ibérie faisaient fête au voyageur. Les Germains de l'Elbe saluèrent dans les Romains de Tibère des hôtes divins. L'anecdote relative à la fondation de Marseille n'est pas moins significative. Et tous les récits des Anciens s'accordent ainsi pour reconnaître aux peuples du Nord un juste renom de bienveillance et d'équité.

Évidemment ce ne sont là que témoignages partiels, recueillis déjà au seuil de la tardive histoire. Mais bien antérieurement à ces écrits, les faits parlent.

Les temps néolithiques nous apparaissent, en effet, dans cette merveilleuse continuité qui dénonce des âges sans troubles. Les industries y évoluent dans leurs types d'une manière si régulière que nous sommes bien obligés d'y reconnaître une évolution dont nulle perturbation n'est venue interrompre ou inquiéter le cours. Pas une fois, en ces millénaires, une apparition soudaine dans l'outillage ou le mobilier funéraire ne vient révéler une arrivée violente, faire apparaître le geste brutal de l'Histoire. Ces lentes transformations, ces graduels perfectionnements ne sont pas la conséquence de brusques irruptions ; et nul envahisseur victorieux n'est venu imposer ses redoutables bienfaits.

Dès le début du Néolithique, c'est dans l'Occident même, et sur place, que se sont élaborés les éléments d'une technique nouvelle née des lieux, et qui puisa ses origines aux traditions des âges anciens et aux souvenirs indigènes. Et toute la suite des temps, jusqu'au premier âge du fer, nous montre que la plupart des progrès accomplis dans l'outillage sont les seuls effets d'une industrielle activité. Jusqu'à la fin du second millénaire, nous sommes dans les âges calmes. Même quand agissaient les influences extérieures, elles arrivaient sans violence. La propagation des découvertes s'est faite avec une lenteur réglée aux paisibles mouvements de l'activité mercantile. Elles arrivèrent par une lente diffusion qui s'exerçait grâce à

d'actives relations commerciales. L'introduction notamment des premiers métaux ne s'associe à aucune perturbation ethnique. Elle fut le résultat d'un colportage ingénieux. Et cette expansion civilisatrice, qui gagne de proche en proche, est bien le témoignage des influences pacifiques qui règlent alors le monde européen. Les inventions ont cheminé en prenant leur temps et en s'attardant aux étapes propices. Les modèles industriels, les procédés métallurgiques, les métaux, les mots, les mythes, les rites, les symboles... même les hommes... ont été de ces voyages heureux.

Même les hommes !...

S'il n'y a pas eu de tragiques secousses, cela ne signifie pourtant pas une stabilisation ethnique, la stérile immobilité d'un milieu sans renouvellement soustrait aux influences excitatrices du dehors. S'il n'y a pas eu de brusques envahisseurs, il y a eu arrivée constante d'initiateurs.

C'est au début de l'âge néolithique, dans la période azilienne-tardenoisienne, que commencent à apparaître, dans notre pays, les hommes nouveaux, qui hâtèrent l'élaboration d'une nouvelle civilisation, en généralisant les habitudes de la vie agricole et en créant les sociétés des peuples agriculteurs.

Ces hommes nouveaux, de type brachycéphale, n'apparaissent pas en masses compactes ni en bandes désordonnées. Leur établissement se fait par infiltration lente, progressive, paisible, comme si les éléments de vie meilleure qu'ils apportaient eussent été suffisants pour leur ouvrir les routes, leur ménager le passage, leur assurer l'accueil.

En l'état actuel de nos connaissances, il est presque possible maintenant de suivre la lente extension de cette race essentielle.

Elle semble avoir progressé de l'est vers l'ouest. On la trouve établie en Suisse à l'époque du néolithique archaïque.